L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 11 JANVIER 1885

Le discours de François Coppée à l'Académie Française.

Nous donnons aujourd'hui—bien plus tard que ne l'eussions voulu—quelques passages du magnifique discours qu'a prononcé Coppée, le 19 décembre, en prenant le fauteuil de Laprade :

Vous m'avez élu pour succéder à M. de Laprade, qui lui-même occupait au milieu de cet ordre la place d'Alfred de Musset ; et rarement, me semble-t-il, vous avez mieux prouvé que par ces élections successives votre goût hospitalier pour les poètes et la libérale variété de vos choix. Je diffère autant de mon prédécesseur qu'il ressemblait peu au sien ; mais vous vous plaisez à ces contrastes. Après le grave contemplateur des glaciers et des hautes futaies, vous appelez à vous un rêveur des rues de Paris ; ayant entendu le rossignol des Alpes emplir de sa voix puissante les solitudes du vallon nocturne, vous écoutez la petite chanson du bouvreuil en cage sur une fenêtre de faubourg. Il vous suffit que les deux oiseaux chantent à votre gré ; et vous faites le même accueil aux deux poètes.

Issu d'une noble et ancienne famille du Forez, Pierre-Marin-Victor Richard de Laprade naquit en 1812, à Montbrison, centrée montagneuse et boisée. Deux veuves, ses aïeules, le bercèrent avec de tragiques histoires du temps de la Terreur. L'une d'elles, sa grand'mère du côté maternel, portait sur son cœur, comme une relique, l'admirable testament de son mari, M. Chevassieu, maire de Montbrison, fusillé à Feurs, avec dix autres parents des Laprade, dans un massacre de vingt-huit victimes ordonné par Javogue, un des plus hideux proconsuls d'alors. L'aïeul paternel du poète, M. Marin de Laprade, soldat et savant, qui avait vaillamment porté l'épée de cadet, avant d'exercer avec talent la carrière médicale à Montbrison, avait comparu, le même jour que son ami M. Chevassieu, devant le tribunal de sang.

Abeons par hasard, il avait pu survécu à cette terrible journée. Ainsi entrèrent dans l'âme du poète, dès ses premières années, les deux convictions qu'il conserva toute sa vie ; il puisa dans la vue sublime des montagnes l'amour de la liberté, et dans les sinistres légendes de son foyer l'horreur de la Révolution.

Dès lors, dans cette libre pousée au milieu d'un beau paysage, son esprit resont aussi, je le crois, le germe de ce sentiment de la nature qu'il devait répandre, si intense et si grandiose, dans tous ses poèmes.

. . . . . .

Je puis évoquer devant vous l'image de l'auteur de *Psyché* à ce moment de sa jeunesse déjà mûrie et devenue grave, tel qu'il fut introduit à Paris dans quelques sociétés d'élite, tel qu'il fut présenté notamment, par son compatriote Ballanche, à l'Abbaye-au-Bois, où il s'inclina devant le majestueux silence de Chateaubriand. Ce portrait est signé du nom de notre maître à nous tous, les poètes, d'un maître qui fut particulièrement celui de M. de Laprade, du nom cher et vénéré de Lamartine :

" Il était grand, dit-il, en parlant du jeune homme qui vint le saluer à Saint-Point, il était grand, élancé, la tête chargée de noble tête, un peu inclinée en arrêt, le regard bleu et nuancé de bienveillance viscueux comme une eau de golfe traversée par beaucoup de voiles, le front plein, les traits mâles, quoique avec une expression générale mélancolique, le teint pâli par la lampe, la physionomie pensive, si l'on peut en se servir de cette expression, c'est-à-dire la physionomie d'un jeune homme qui écoute les voix célestes entendues de lui seul, et dont la pensée, consumée du doux feu de l'encensoir, monte hautbinellement en haut plus qu'elle ne se répand sur les choses visibles d'ici bas."

Il y a, dans ces lignes magistrales, plus qu'un portrait idéalisé du poète ; il y a la définition même de son génie poétique, qui venait de se révéler alors au monde littéraire par la publication de *Psyché*.

Vous l'admirez tous, cette pure fleur de poésie éclose dans un esprit pénétré par Platon, ébloui par Phidias, mais resté, malgré sa juvénile témérité, sincèrement, absolument chrétien ; vous le connaissez, ce poème charmant et profond où l'auteur, employant le plus gracieux des symboles, montre, dans la légende de cette jeune fille devenant l'épouse d'Eros, la destinée de l'âme humaine s'unissant à Dieu dans l'éternité ; où le poète, éclairant, rajeunissant en quelque sorte aux lueurs de la philosophie la mythologie antique, en dégage la signification morale, le spiritualisme supérieur, l'idée profondément religieuse.

Conception nouvelle et hardie, où se trouve une fois de plus posé l'insoluble problème qui a inquiété et inquiétera le monde jusqu'à son dernier sort : car toujours Eve regarde d'un œil plein de désir les fruits de l'arbre de la science ; toujours Psyché allume en tremblant sa lampe pour contempler le visage de son divin amant ; toujours l'épouse de Lohengrin a sur les lèvres la question interdite ; et, jusque dans les contes de berceuse, toujours la femme de Barbe-Bleue serre dans sa main frémissante la clef de la chambre défendue. Toujours le mystère ! Toujours Isis sous son voile ! Toujours l'inflexible et désespérante consigne passée à l'homme d'âge en âge : Aimer et croire sans connaître !

Ce poème de *Psyché*, dont je ne puis qu'indiquer le sens philosophique, mais dont je ne saurais trop louer la forme impeccable, où le dessin classique s'allie à la couleur moderne, fut bientôt suivi des *Odes et Poèmes*. C'est là, je n'hésite pas à le dire, que M. de Laprade, dans toute la force de son talent, a fait sa plus riche et sa plus féconde moisson lyrique ; c'est là qu'il a chanté, avec cet enthousiasme, cette exubérance de jeunesse que les poètes eux-mêmes n'éprouvent qu'une fois dans la vie, son cantique à la gloire de l'univers visible, son hymne à la nature.

Aucune analyse ne vaut la vue d'un chef-d'œuvre, et l'éloge doit ici faire place à la citation. Réunissons donc ensemble si vous le voulez bien, un fragment de ce *Poème de l'Arbre*, où est exprimée, avec une poésie supérieure à toutes les éloquences, la fusion de l'âme humaine et des choses ; relisons ces vers impérissables, qui rayonneront dans le trésor des anthologies comme les planètes dans le ciel d'où nuit étoilée :

A UN GRAND ARBRE.

L'esprit calme des dieux habite dans tes plantes,
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais.
Dans son corps large et sain la sève coule sans [pâlir.
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes.

A la crosse du mont tu siges comme un roi ;
Sur ce trône abrité je t'aime et je t'envie.
Je voudrais échanger ton être avec ma vie,
Et me dresser, tranquille et sain comme toi.

Le vent s'effaure pas le soir où tu m'accueillies.
L'orage y descendrait sans pouvoir t'écraser ;
Comme une eau limite, à peine il fait périr les [feuilles
L'hâle, un instant, les touche avec son doigt [vermeil ;
Sur ta obscure réseaux semant en leur blanche,
Les lunes aux pieds d'argent descend de branche [en branche
Et midi balgne en plein ton front dans le soleil.

L'éternelle Cybèle embrasse tes pieds fermes ;
Avec secrets de son sein, tu les sens, tu les vois ;
Au sommeil réservoir en silence tu bois.
Enlacé dans ces flanc où dorment tous les [germes ;

Si, si, toi qu'un naissant l'homme aurait adoré !
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi l'hôte sacré.

Ah ! moi je sens qu'une âme est là sous ton écorce ;
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de fer,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu ;
Ton immobilité repose et tu te fortifies.

Salut ! Un charme agit et s'échange entre nous.
Arbre, je sens ton cœur battre à l'unisson de ma nature ;
Un esprit revêtu d'écorce et de verdure
Me semble plus puissant que le mêtre et plus [doux.

Verse à flots sur mon front ton ombre qui m'a- [paise ;
Puisse mon sang dormir et mon corps s'affaisser ;
Que j'existe un moment sans vouloir ni penser ;
La volonté me trouble, et la raison me pèse.

Je souffre du désir, orage intérieur ;
Mais tu ne connais, tel, ni l'espoir ni le doute.
Et tu n'as au jamais ce que le plaisir coûte ;
Tu ne l'achètes pas au prix de la douleur.

Quand un beau jour commence et quand le mal [fait trêve,
Les promesses du ciel ne valent pas l'oubli ;
Dieu même ne peut rien sur le temps accompli ;
Nul songe n'est si doux qu'un long sommeil sans [rêve.

Le chêne a le repos, l'homme a la liberté.....
Que ne puis-je en celles prendre avec toi racines :
Obéir, sans penser, à des forces divines,
C'est être dieu soi-même, et c'est la volupté.

Verse, ah ! verse dans mon sang la fraîcheur pin [tanière,
Les bruits mélodieux des essaims et des nids,
Et le frissonnement des songes infinis :
Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères.

Si j'avais, comme toi, tout un mont pour soutien ;
Si mes deux pieds trempaient dans la source des [choses,
Si l'Aurore humectait mes cheveux de ses rosées,
Si mon cœur recueillait toute la paix du ciel ;

Si j'étais un grand chêne avec ta sève pure,
Pour tous, ainsi que toi, bon, riche, hospitalier,
J'abriterais l'abeille et l'oiseau familier
Qui sur ton front tonnent en chantant le murmure.

Mes feuilles verseraient l'oubli sacré du mal ;
Le sommeil, à mes pieds, mouterait de la mousse,
Et les vieuxdaient tous ceux que la cité repousse
Écouter ce silence où parle l'Idéal.

Nourri par la nature, au destin résigné,
Des esprits qu'elle inspire et qui la font rêver,
Sans trembler devant lui, comme sans le braver,
Du bûcheron divin j'attendrais la cognée.

Cette ivresse, cette exaltation du poète devant la nature ont trompé des critiques superficiels ; ils ont cru y discerner un panchant vers le panthéisme mystique, vers cet espoir vague, mais passionné, de s'unir à Dieu dans les choses, de s'endormir ainsi, de s'anéantir dans son sein. M. de Laprade a été très sensible à cette accusation, car elle offensait ses plus chères croyances. Mais son œuvre est là qui proteste. Jamais, dans ses plus complètes extases, dans les heures où il unit plus intimement son âme à l'univers, il n'oublie celui qui en est l'auteur ; jamais dans ses vers la personne humaine ne cesse d'être distincte de la personne divine, dont le monde est l'ouvrage et dont les spectacles les plus enchanteurs ne sont que la manifestation. Il y a, dans les doctrines panthéistes, une très séduisante et, par conséquent, très dangereuse embûche tendue à notre raison pour la faire choir dans l'adoration de la matière. L'auteur d'*Hermia*,—le cite à dessein le titre de ce poème, le plus mystique de tous ceux de M. de Laprade,—n'y est point tombé. Sa pensée se mêle un moment à la création, mais pour remonter aussitôt vers le Créateur : elle est pareille à l'eau du ciel, qui est absorbée par la terre, mais pour reparaître bientôt dans le flot des sources, dont le murmure est une prière, dans la rosée des fleurs dont le parfum est un encens.

Les *Poèmes évangéliques*, ainsi que les recueils qui les suivirent, prouvèrent d'ailleurs que le besoin de solitude du poète avait été sans danger pour sa foi chrétienne, que le démon du doute n'était pas venu le tenter dans ses retraites au désert, et qu'il n'y avait pas été pris, comme les gymnosophistes de l'Inde, par le dégoût de la vie et par le vertige du néant. Maintenant, c'est Dieu, toujours Dieu, qu'il adore dans la nature ; il garde pour elle le même ardent amour, mais, vous toutes ses apparences, il ne cesse de voir distinctement l'Idéal divin ; il inf empruntes des symboles, mais à l'imitation de Celui qui parlait si délicieusement sur la montagne des lis des champs et des oiseaux du ciel. De par son pouvoir de magicien lyrique, il prête une voix aux glaciers et aux torrents, il anime les chênes et les roses ; mais toute cette symphonie n'éclate que pour la plus grande gloire du Maître vivant et créateur et monte tout droit vers le ciel. Sacrifiant sur les hauts lieux et oubliant peut-être un peu trop l'humanité qui s'agite et souffre dans les vallées, M. de Laprade approche alors, autant que le permet le siècle, de l'idéal qui s'est fait du poète des temps primitifs de l'antique Orphée ; il devient, selon la belle expression de Lamartine, un véritable prêtre de la parole chantée. Le mot *Dieu* est celui qui jaillit le plus souvent de sa plume : et, dans ses vers harmonieux et limpides, le nom sacré retentit sans cesse, ainsi que résonne, le soir, au milieu des bruits de la campagne, la voix d'une cloche de village appelant obstinément les fidèles à la prière

....Quand l'horrible guerre éclata, quand le double désastre de Reichshoffen et de Sédan nous fit monter la rougeur à la face, l'auteur de *Pernette*, malgré sa barbe grise, aurait bien voulu imiter le héros de son poème, Pierre le franc chasseur, et saisir à son tour le fusil du volontaire, le mousquet rouillé des chouanneries et des guerrillas ; car aucun citoyen n'éprouva plus profondément, plus douloureusement que lui cette impression de viol et d'outrage qui alors déchira tous les cœurs. Mais, cloué dans son logis moins par l'âge que par la goutte qui devait faire de ses dernières années une lente agonie, il ne put qu'accompagner ses soldats de ses ardentes prières et de ses vœux passionnés. Il ne faillit pas du moins à ce devoir, et parmi les cris de guerre qu'arrachait alors à nos poètes le désespoir national, il en poussa d'admirables.

Où trouvera-t-on plus d'enthousiasme vraiment français, plus d'éloquence patriotique, que dans les vers de M. de Laprade aux Bretons, que dans ces strophes enflammées, où l'Arverne se souvient que les habitants des landes de l'Ouest sont Celtes comme lui et que leurs pères ont lutté jusqu'au bout contre les légions romaines ; ou le montagnard, qui a sans doute dans les veines une goutte du sang de Vercingétorix, crie éperdument : Aux armes ! vers le pays de Beaumanoir et Du Guesclin ?

Allez donc, ô géante ô Bretagne, ô Vendée !
Allez saints de l'Anjou !
De sauvagse impure la France est inondée ;
Peuple chrétien, debout !

C'est notre Dieu sanglant qui vous appelle aux [armes,
Qui vous commande ici.
Saint-Louis, Jeanne d'Arc, les yeux baignés de [larmes,
Vous adjurent aussi.

Il s'agit de leur France et de son âme entière :
Car le Teuton vainqueur
Veut moins, dans son orgueil, régner notre fron- [tière
Il rêve d'effacer la France de l'histoire.
Par le fer, par le feu
Et de faire servir son infâme victoire
A nier notre Dieu.

Il rêve de fonder un droit contraire au nôtre,
D'affirmer hautement
Que le peuple français n'est plus le peuple apôtre,
Que la liberté meut.

Aux armes, fiers Bretons, fils de libres ancêtres,
Qui, seuls dans l'univers,
N'avez jamais fléchi sous Rome et sous des maî- [tres,
Jamais perdu de fers !

Aux armes, Vendéens, dont la race héroïque
De paysans-soldats,
Quand l'Europe tremblait devant la république,
Seulement trembleit pas !

Bretons et Vendéens, famille encore meurtrie
De nos injustes coups,
Vengez-vous, ô martyrs, en sauvant la patrie :
Les Dieux comptent sur vous.

. . . . . .

. . . . . .

C'est à vous, paysans, d'achever l'œuvre sainte :
Debout les vieux Gaulois !
Et faudrons l'étranger sous cette terre enceinte
Du temps de nos lois.

Lutèce vous attend, l'Europe vous regarde,
O guerriers de l'Arvor
Que Dieu, pour vous guider, suscite un puis- [sant barde
Dont la harpe soit d'or ;

Qu'il réveille vos morts au fond de leurs cavernes
Vos aïeux en courroux !
Je vous tête ce cri du pied des monts arvernes,
Moi, Celte comme vous !

En causant les lis frais éclos,
Ma muse, à ces heures champêtres,
Taillait sonet des lavaïotes
Dans les frênes et dans les hêtres.

Montres, amis, à quoi vous sert
D'avoir habité son d'maine ;
Sortis plus vaillans du désert,
Entrez dans la bataille humaine.

Élevez vos cœurs et vos yeux
Vers les sommets de notre histoire ;
Saluez l'œuvre des aïeux
Et leurs noms rayonnans de gloire.

Pour exciter votre vigueur
Neuvrissez-vous de leurs exemples,
Humbl e comme ceux près du Sauveur,
Soyez fiers au sortir des temples.

Fuyez, oublies pour toujours,
Tout prêts à de sanglans baptêmes,
Les fleurs, les chansons, les amours,
Mes chères Alpes elles-mêmes.

Le bien des lises si doux à voir,
Les bois, ma vieille idolâtrie.....
Tout ce qui n'est pas LE DEVOIR
Tout ce qui n'est pas LA PATRIE.

Ne soupirons plus mollement.
Fuyons toute lyre énervante.
Arrière le faux sentiment !
Place à la foi ferme et vivante !

Il faut de plus mâles manœuvres
Dans l'affreux orage qui vous écumes.
Nous avons eu trop de rêveurs.
Soyez des hommes !

Ces beaux vers, que j'ai tenu à vous relire, me semblent bien résumer la pensée générale du dernier ouvrage de M. de Laprade. Jamais le sentiment patriotique, dont ici chaque page est brûlante, ne tombe dans l'attendrissement sénile et maladif. C'est bien le livre d'un père, d'un père au cœur rempli d'amour, d'un père prodigue de caresses, mais qui, tout en adorant ses enfants, prétend leur souffler le haut et sévère idéal et la passion des grands devoirs qu'il tient lui-même de ses aïeux.

Vers la fin de la vie de M. de Laprade, l'ironique fortune lui donna les richesses de ce monde qu'il avait toujours méprisées. Il eut du moins la satisfaction de les laisser à sa famille, dont les soins pieux et le tendre respect ont adouci le martyre de ses dernières années. Martyre subi avec un admirable courage, et je puis même dire, en me rappelant les lettres écrites par le malade du son lit de torture, avec une surprenante gaieté. Quand la mort mit un terme à ces souffrances, ce chrétien qui les avait supportée avec tant de résignation, cet homme de foi et de vertu eut la fin dont il était digne : il s'éteignit avec la sérénité d'un saint.

. . . . . .

On nous signale—et nous l'annonçons sous toutes réserves—la découverte d'un jeune ingénieur, M. Louis Capazza, qui devrait faire un grand pas à la direction des ballons ; M. Capazza est parti d'un point, sinon tout opposé, du moins très différent de celui adopté jusqu'ici.

Le nouveau ballon, qui est en métal, n'a pas de moteur, ne perd pas de gaz, n'a pas de lest. Sa forme est une figure géométrique d'une parfaite symétrie. La résistance de l'air lui est plus utile que nuisible. La nacelle fait corps avec le ballon. Nous ne pouvons entrer présentement dans de plus amples détails ; contentons-nous d'annoncer que M. Capazza fera, au Champ-de-Mars, à Paris, sa première ascension le 5 juin 1885, anniversaire de la première expérience des frères Montgolfier.

. . . . . .

Et dire qu'il y a eu autrefois des duellistes de profession ! s'écrie M. Charles Monselet, dans sa chronique de l'*Echo de Paris* :

Le mot seul est répulsif.

Parmi toutes les anecdotes qu'on raconte sur eux, j'en retiens celle-ci qui ne manque pas d'originalité.

C'était à l'ancien Café de Paris. Un de ces pourfendeurs qui faisaient école alors entre brusquement, sans ôter son chapeau, traversé la salle et, jetant sur tous les clients un regard dédaigneux, profère ces paroles en haussant les épaules.

—Je ne trouverais pas ici à qui donner le moindre coup d'épée ce matin !

Un personnage qui lisait un journal lève tranquillement les yeux.

—Vous vous trompez, monsieur ; veuillez me remettre votre carte.

On lisait sur cette carte : "Le comte de N....."

L'autre personnage appela un garçon.

—Tenez, lui dit-il, allez aux pompes funèbres et commandez-y un enterrement de première classe pour M. le comte de N....., dont voici le nom et l'adresse. L'enterrement sera pour demain à deux heures.

Et s'adressant au duelliste resté stupéfait :

—Je n'aime pas à me gêner, monsieur le comte, et, pour rien au monde, je ne me dérangerais de mes habitudes. Je me lève tard ; souffrez donc que nous battions demain qu'à midi.

—Volontiers, monsieur, balbutia le duelliste.

On prétend que l'affaire s'arrange.

. . . . . .

On a enterré, il y a quelques jours, et aucun journal n'en a encore parlé, croyons-nous, un homme qui a rendu de très grands services à la science par les découvertes pratiques auxquelles il avait voué sa vie et son intelligence, M. Louis-Auguste-Morse, l'inventeur du système et de l'appareil télégraphique qui porte son nom. M. Morse était né à Liége, mais il habitait Paris depuis longtemps, et c'est dans son appartement de la rue Solférino qu'il est mort, frappé par une attaque d'apoplexie foudroyante, à l'âge de cinquante-huit ans.

. . . . . .

A l'exposition universelle d'Anvers, les producteurs français indigeront un éclatant démenti aux prophètes de malheur qui ont annoncé la décadence de l'industrie et du commerce français. La section française, pour laquelle on avait retenu 10,000 mètres carrés dans les halles de l'industrie et les galeries des machines, a réclamé actuellement 18,000, soit environ la cinquième partie de tout l'espace couvert.

. . . . . .

Unique qui l'a dit.

Or, comme ces "amis de l'homme" sont frappés d'un impôt de dix francs par tête, à l'exception du cœux dits "de garde," et qu'ils n'ont donné au Trésor que 570,970 fr., il s'ensuit que la grande ville recèle 5,733 chiens de garde.

Sans vouloir faire de rapprochements blessants, c'est presque autant que de gardiens de la paix.

On se demande alors comment, avec une aussi bonne gendarmerie, il peut être commis encore tant de méfaits nocturnes. Il faut croire que les quadrupèdes exemptés de la taxe sont aujourd'hui de race mâtinée et qu'ils auront été croisés avec des espèces plus caressantes, (ce qui rappelle un mot d'Henri Monnier, que voici :)

C'était au printemps.

Henri Monnier partait pour s'installer dans son petit domaine de Parnes, près Magny-en Vexin (Seine-et Oise). Et comme l'année précédente son jardin avait été pillé, la nuit, à plusieurs reprises, il s'était, cette fois, préoccupé d'un chien de garde.

Quand il revint prendre ses quartiers d'hiver au No 6 de la rue Ventadour, un ami le questionna sur son chien :

—Il ne vaut rien, répondit-il.

—Quoi ! aurait-il peur, le soir sans lumière, et refuserait-il de sortir à l'heure de son service ?

—Non, mais c'est un chien trop doux.. Il lèche les voleurs !

. . . . . .

C'est au Théâtre-Français que Mme Céline Montaland fit ses premiers pas sur la scène, dans le rôle de Camille, le petite fille de *Gabrielle* ! Et le bon Janin s'extasiait sur la précoce assurance, sur le naturel de l'enfant, se louant jusque de "se taire juste et d'écouter juste."

Elle a tenu les espérances que fondait sur elle le "prince des critiques," comme on disait en un temps où ce mot de prince pouvait être prononcé sans soulever des tempêtes.

Un jour—il y a quelques années de cela—dans une opérette, un des personnages de la pièce s'approchait de Mme Céline Montaland, qui venait de chanter un air amusant, et lui demandait, ainsi que l'exigeait son rôle : "On ne vous a jamais dit que vous êtiez jolie, mademoiselle ?"

—Jamais, monsieur, répondait-elle.

Ce "jamais" produisit dans la salle presque une émeute. La chose semblait si folle, si invraisemblable, si bouffonne, en contemplant l'actrice, superbe sous ses bandeaux noirs, qu'on oubliait le personnage qu'elle jouait. Ce fut la année de beauté le plus flatteur qui se pût imaginer.

. . . . . .

Un projet de loi sur la crémation vient d'être soumis au Parlement autrichien. Les principales dispositions en sont les suivantes : La crémation ne peut avoir lieu que par autorisation spéciale des autorités, et si la personne décédée en a laissé la demande par écrit ou si, devant témoins, elle a manifesté la volonté. En l'absence d'une pareille déclaration, la crémation peut encore avoir lieu, si les personnes chargées d'exécuter les dernières volontés du défunt le demandent expressément. La crémation n'est autorisée que s'il n'existe aucun doute sur les causes de la mort de la personne décédée.

La crémation ne peut avoir lieu que 48 heures après le décès, à moins que l'autorité n'en juge autrement ou qu'il n'y ait une épidémie. La crémation ne peut, en aucun cas, empêcher ou modifier les titres religieux usités. Le corps peut être brûlé avec le cercueil ou sans cercueil si les autorités sanitaires n'y voient pas d'inconvénients. Dans ce dernier cas, le cercueil doit être brûlé après. Les cendres, recueillies dans des urnes, doivent être remises aux parents du défunt ou gardées dans des salles spécialement affectées à cet usage au cimetière. Les urnes porteront l'inscription des nom et prénoms du défunt. Les urnes seront détruites après vingt ans et les cendres enterrées au cimetière, à moins que les familles ne les réclament.

. . . . . .

Le gouverneur général de l'Algérie a livré pour dix-huit ans 1,000 hectares de terres sablonneuses au Kreider, et concédé à M. Crépit, pour la création de parcs à autruches

Les tentatives d'élevage sur le littoral n'ont pas très bien réussi, le climat y étant trop humide et l'espace consacré à ces volatiles du désert n'étant pas suffisant pour leur permettre d'acquérir leur plein développement

La création de parcs au Kreider remédiera aux inconvénients constatés par l'expérience et assurera la pleine réussite de l'élevage en grand de l'autruche.

. . . . . .

Le collège s'apprête à jouer bien des tours aux marchands de vin.

Un rapport consulaire adressée au ministre du commerce annonce en effet que plusieurs négociants de Marseille ont fait photographier des vins d'Algérie dans le but de découvrir certaines falsifications d'après les changements opérés dans les cristaux et dans la couleur.

Ce système de vérification est aussi facile qu'original. Désormais, les courtiers de vin pourront remplacer leurs petites caisses de échons par un album de photographies dans lequel le client choisira des échantillons.

On ne goûtera plus qu'avec les yeux Singulier progrès ! Encore quelques années, et l'on verra la bouche.

. . . . . .

Un démocrate à tous crins pérore dans une brasserie :

—L'organisation de la société actuelle est inique, s'écrie-t-il, les classes dirigeantes profitent, sans rien faire du peine des pauvres gens ; eh bien ! pour que justice il y ait, il faudrait que l'on fût contraint au labeur sans cesse, et que le travailleur puisse se reposer au moins cinq jours de la semaine.

. . . . . .

Etrennes utiles.

—Alous, viens, mon neveu, je vais te donner tes étrennes !

Arrivé dans Broadway, l'oncle monte chez un coiffeur, avec son neveu.

Il lui fait d'abord couper les cheveux, frictionner la tête ; puis, il le fait friser, ce dont le pauvre garçon a horreur ; enfin, il lui fait raser sa barbe, que le fer n'avait jamais touchée jusque-là.

Le neveu se laisse faire, en se disant :

—Ne le contrarions pas, au moment où il va me faire son cadeau :

Quand l'opération est terminée :

—Eh ! bien, mon garçon ? lui dit l'oncle d'un air triomphant. Cheveux, barbe, friction et jusqu'au coup de fer..... tu vois que je n'ai pas lésiné sur les étrennes !

. . . . . .

Un écho académique noté par le Diable boiteux :

On sait que Mérimée, vieil ami de la duchesse de Montijo, recevait toujours aux Tuileries le plus gracieux accueil.

—Eh bien ? demande un jour l'impératrice à l'auteur de Colomba, faites-vous toujours votre dictionnaire ? Où en êtes-vous ?

—Toujours à la lettre A, répond Mérimée en souriant, au mot : Appointements.

. . . . . .

Entre amies :

—Tu ne te rappelles pas ce que je te disais de Léonie ? Tiens, c'était le jour où Emile m'a jeté la lampe à la tête.

—Jeudi alors !

—Non, jeudi, c'était les pincettes ; je te dis la lampe.

. . . . . .

Tout à la cocaïne !

Les savants en sont fiers et leur nez tremble d'enthousiasme à ce seul nom, au risque de faire perdre l'équilibre à leurs lunettes d'or.

C'est qu'il suffit, en effet, d'un milligramme de chlorhydrate de cocaïne injecté à gauche de la ligne médiane d'un abdomen quelconque pour insensibiliser aussitôt, et sans aucun danger, ledit abdomen, et, par la suite, le corps tout entier.

Assurément la découverte est précieuse. Pour ne parler que des ménages querelleurs, on peut d'ores et déjà envisager son application sous un jour particulièrement heureux.

On voit d'ici l'ahurissement de l'épouse acariâtre, par exemple, laquelle, étant en train de rouer son mari à grands coups de balai, entendrait celui-ci lui dire en tendant l'échine d'un air aimable :

—Tape, assomme, Eulalie ; tu seras lasse avant moi..... Je suis cocaïné !!

. . . . . .

Toutes les plaisanteries ont été faites sur les stares que le jour de l'an horrible, y compris celle du monsieur qui mourut le dernier de l'an de peur de donner des étrennes ; mais nous ne pouvons nous empêcher de signaler un jeune homme fort connu, qui, s'il ne peut pas mourir tous les ans, est du moins pris régulièrement, vers cette époque, d'une toux opiniâtre qui l'oblige à aller chercher la santé à Nice, d'où il ne revient qu'au mois de février.

Son médecin connaît très bien son truc, et comme l'Harpagon en herbe lui disait :

—J'éprouve un malaise général ; je crois que l'économie est atteinte.....

—Oh ! pas du tout. N'oyez pas peur Votre économie va très bien !

. . . . . .

Le père de Bob veut savoir si son fils fait des progrès en cosmographie.

Il le prend sur ses genoux et lui pose la question suivante :

—Dis-moi : sais-tu pourquoi les jours diminuent de plus en plus vers la fin de l'année ?

Bob, sans hésiter :

—Oh ! oui, papa : c'est pour faire arriver plus vite les étrennes.

. . . . . .

M. Momo est un enfant terrible.

L'autre soir, madame sa mère recevait la visite d'un fiancé, à qui, pour des raisons de famille, elle est obligée de faire bon visage.

Momo sort du salon, puis y rentre, apportant un parapluie tout ouvert qu'il va tranquillement déposer entre les mains de sa maman. Celle-ci, étonnée, demande une explication.

—Eh bien ! mais.....s'écrie M. Momo en montrant le visiteur, n'as-tu pas dit l'autre jour que ce monsieur était ennuyeux comme la pluie ?

. . . . . .

C'est le matin.

Un ivrogne attardé est en train de battre tant bien que mal un entrechat devant la Porte-Saint-Denis.

Passe un autre ivrogne qui l'interpelle :

—Qu'est-ce que tu fais là ?

—Je danse un quadrille.

—Attends-moi, je vais chercher la Porte-Saint-Martin pour te faire vis-à vis.

. . . . . .

Hier un mendiant court après un monsieur qui lui donne deux sous.

—Comment !..... que ça ?.... fait le pauvre d'air mécontent

—Ce n'est pas assez ?

—Pas pour des étrennes.

—Je vous en dois donc ?

—Dame !..... Jai mendié devant votre porte pendant toute l'année.

. . . . . .

Petit dictionnaire parisien fantaisiste :

Aveugle : Infirme qui ne manque pas de chien.

Pick-poket : Gentleman qui vole de fête en fête.

. . . . . .

Un auteur âgé de trente-neuf ans, et parfaitement chauve, a écrit le quatrain suivant sur l'album d'une comédienne :

T'est pour chose certaine
Qu'il est difficultueux
De friser la quarantaine
Quand on a plus de cheveux !

. . . . . .

Un mot triste, échappé hier à un petit bonhomme.

—Eh bien, lui disait-on, qu'as-tu reçu de Noël ?

—Moi ?..... rien.

—Comment, rien, tu n'avais donc pas mis ton soulier dans l'âtre ?

—Non.

—Pourquoi cela ?

—Vous voyez bien que je n'en ai pas.

. . . . . .

Un auteur arrivant de province, vantre, se présente à l'autre jour au directeur d'un théâtre et demande une audition.

Avant la fin de la première scène, le comique chasse, à court de talent et à bout de respiration, est déjà haletant Le directeur l'arrête.

—Inutile d'aller plus loin, mon ami. Souffrir n'est pas jouer.

. . . . . .

En wagon :

Entre mari et femme, après plusieurs années de conjugo :

—Mon ami, dit la femme, prêtez-moi un instant le journal que vous lisez.

—Oui, chère amie, dès que nous serons sous un tunnel.

. . . . . .

La scène se passe à la mairie d'un arrondissement de Paris.

Deux futurs conjoints, répondant l'un et l'autre au nom de Poisson, se présentent à un employé pour faire leurs publications légales. L'employé leur demande s'ils ne sont pas parents au degré prohibé. Là-dessus, longue explication généalogique, mais obscure.

—Enfin, vous êtes parents, je pense, s'écrie l'employé, de guerre lasse. Vous êtes tous deux Poisson, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, mais pas de mère !...

. . . . . .

Un agitait devant M. X....., directeur d'une grande compagnie de chemins de fer, la question des étrennes.

—Moi, dit M. X....., je donne beaucoup et je ne reçois rien. Je ressemble à ces trains spéciaux qui, sur leur trajet, déposent des voyageurs et n'en prennent pas !

. . . . . .

Un Marseillais, retour des Indes, raconte ses impressions dans un dîner d'amis.

—Ce qui m'agaçait le plus dans ce diable de pays, c'était d'avoir trop de domestiques..... j'en avais quatre, rien que pour ma pipe : le premier, il me l'apportait ; le second la bourrait ; le troisième l'allumait.....

—Et le quatrième ? s'écrient les convives.

—Oh !... celui-là, il la fumait. Moi, je n'ai jamais pu supporter l'odeur du tabac.

. . . . . .

Un concierge avisé :

—Monsieur ! il y a une carte postale pour vous.

Le locataire ainsi interpellé prend la carte et, examinant le timbre de départ :

—Mais il y a quatre jours qu'elle est arrivée cette carte-là !

—Je vais vous dire, monsieur. Comme elle n'était pas très lisible, j'ai dû la montrer à plusieurs locataires, pour savoir s'il n'y avait pas quelque chose contre Monsieur.

BULLETIN FINANCIER

Samedi, 10 janvier 1885.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'à cette semaine	$2,149,859 00	$237,553 00
Même temps la semaine dernière	2,264,789 00	199,550 00

ARGENT AMERICAIN

Argent américain (étalon) ..... au pair
Prix de l'argent en lingots à Londres (trade dollar) 95c
Prix de l'argent en lingots à Londres 50d

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	82½	
Pièces de 5 francs	96c	
Pièces de 20 francs	$3.75c	$3.85
Souverains	4.79c	4.86
Pièces de 10 thalers	7.50c	—
Doublons espagnols	15.45	—
Doublons pistoles	15.35	—
Doublons mexicains	15.40	—
Pièces de 20 pesos mexicains	19.40	19.40
Or de l'Amérique du Sud	par poids	
20 marcs prussiens	4.66c	4.76
Or de la Californie	par poids	
Or américain, poids léger	95c	97
Or américain, au mille	5 00 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

L'argent continue à être facile sur cotes. Prêts sur demande aux banques 7 à 8 pour cent ; en dehors des banques 7 à 8 pour cent.

Les taux d'escompte par au sont comme suit	
Papier de commerce exceptionnel	8 pour cent
Papier de commerce ordinaire	6 pour cent
Prêts sur garanties collatérales	6 à 8
Hypothèque à 1	7 à 8

CHANGE.

REISCHMANN—Commercial 99¾ à —.

Le STERLING est calme.

Comptes courant et de navire et à 1 jour	478¼ à	479
Traites de banques		4s1
Traites de banques à 3 jours		

Les taux du change sont calmes.

France en commerce	5,28¾ à 5,27½	
Traites de banques		nom.
Traites de banques à 3 jours		

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites de commerce à 75 à 50c d'escompte.

Les banques tirent des chèques à $1 00 de prime par $1 000.

VALEURS DIVERSES.

Voici les dernières notes courantes recueillies de diverses sources authentiques :

	Offre	Dem
U S 4 0/0 ind	121½	----
do à Londres	125¾	----

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A. M.

5 actions du Crescent City RR Co 100

Bureau à 2 P. M.

Pas de vente.

ACTIONS ET BONS.

Dernières notes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Canal & Banking Co	100	123	135
Citizens	100	57	65
Germania National	100	125	----
German American	100	----	----
Hibernia National	100	128	----
Louisiana National	100	----	125
Metro. Loan & Savings	100	----	----
Mutual National	100	----	----
N O National	100	275	295
People's	50	----	55